

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE



PAUL GOURDANT

sergent à la 20e Cie du 299e R.I.

Fig. 1 : Paul Gourdant, lors de son hospitalisation dans un hôpital complémentaire de Grenoble (photographie, collection famille Gourdant).

Paul Gourdant (1885-1979)

Né à Vienne le 24 juillet 1885, Paul Gourdant fait ses études à l'institution Robin qu'il ne quitte que pour apprendre le commerce dans la maison paternelle. Appelé avec sa classe en octobre 1906, il effectue son service militaire au 99^e R.I. ; il est libéré le 1^{er} octobre 1908 avec le grade de sergent. Mobilisé le 3 août 1914, il rejoint le 299^e, à la 20^e compagnie. Après une courte convalescence consécutive aux blessures reçues dans les combats du bois du Haut de La Pax (30 août 1914), il est affecté au dépôt à la caserne Rambaud à Vienne. Cité à l'ordre de la 4^e armée le 27 juin 1917, Il est libéré à titre provisoire le lendemain 28 juin [d'après le journal *Vienne et la Guerre*, n° 16, 3 février 1918].

* * *

En 1914, la caserne Rambaud était occupée par un bataillon du 99^e régiment d'infanterie dont les deux autres bataillons étaient cantonnés à Lyon¹. Beaucoup de Viennois avaient fait leur service militaire au 99^e². Les officiers et les sous-officiers des cadres de l'active habitaient notre ville. Les troupes dont le recrutement était

en majorité local ou régional et la musique du régiment participaient à toutes les manifestations.

Ainsi (le bataillon) faisait-il partie intégrante de la vie de notre cité et son départ pour le front dès les premiers jours de la campagne, fut-il ressenti avec émotion par la population. De nombreux réservistes partirent dès les premiers jours avec le 99^e. D'autres avec un régiment formé dans son sillage, le 299^e. Ce fut le cas de l'auteur de ce récit. Mobilisé à Vienne comme sergent réserviste et dirigé sur le théâtre des opérations avec le 299^e d'infanterie, Paul Gourdant devait être grièvement blessé le 30 août 1914 en Lorraine, au cours des premiers combats de la terrible guerre de mouvement³ qui opposa au début de la campagne nos braves « pantalons rouges » à l'envahisseur.

*C'est de son « journal de guerre », ignoré de tous jusqu'à son décès en janvier 1979 à l'âge de 94 ans, que sont extraites les pages suivantes. Elles nous apportent, sous la plume de l'un de ceux qui en furent les acteurs, des détails et des précisions intéressants, pris sur le vif, sur ce que fut la mobilisation à Vienne, sur l'état d'esprit, sur le courage et aussi sur les « belles illusions » qui animaient nos « poilus »⁴ de la Grande Guerre en ce début de campagne. [d'après Marcel Gourdant, dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 1979, 4]*

1 – Le 1^{er} et le 3^e bataillon du 99^e régiment d'infanterie étaient cantonnés à Lyon, alors que le 2^e bataillon était stationné à la caserne Rambaud, qui était aussi occupée par le dépôt, organisme chargé de former et de gérer la future relève du bataillon ainsi qu'un régiment de réserve, le 299^e régiment d'infanterie, mis sur pied à la mobilisation, en août 1914, de l'autre côté du Rhône, à Sainte-Colombe.

2 – Au "neuf-neuf" comme on l'appelait communément.

3 – Il s'agit de la bataille des frontières.

4 – Surnommés les "piou-piou".

Journal de guerre du sergent Paul Gourdant *

(du 1^{er} août au 2 septembre 1914)

*Texte établi par Jean-Claude Finand,
avec la collaboration d'André Mudler** et Roger Lauxerois*

De Vienne à la Lorraine, et au baptême du feu avec le 299^e d'infanterie

Samedi 26 septembre 1914.

Je suis depuis le 2 septembre hospitalisé à la caserne Bayard à Grenoble, je reviendrai dans la suite sur la vie qu'y mènent les blessés et sur les blessures qui y sont traitées.

Voici une huitaine de jours que l'ennui semble me gagner. Les premiers jours, blessé, souffrant, affaibli considérablement j'ai vécu de la vie du petit enfant qui cherche à satisfaire ses besoins matériels, manger, boire, dormir, se reposer le corps et l'esprit. Maintenant mes blessures vont mieux, l'esprit se dégage à nouveau de la matière et se recueille, il regarde le passé, supporte le présent et se tourne aussi vers l'avenir. Je vais donc afin d'occuper mes loisirs forcés, essayer de consigner sur ces papiers, mes impressions et mes souvenirs depuis les premiers jours de guerre.

Du 26 juillet au 1^{er} août 1914.

C'est à propos du meurtre de l'archiduc héritier d'Autriche à Sarajevo que l'Autriche montre les dents à la Serbie. Elle l'accuse de l'avoir préparé, encouragé et facilité. Evidemment c'est par amour pour leur pays que les assassins ont assassiné, ils ne peuvent être approuvés, ce crime par lui-même ne pouvait pas rendre l'autonomie aux provinces subissant le joug des Autrichiens. Si certaines

* Le texte reprend le récit écrit par Paul Gourdant à partir du 26 septembre 1914, alors qu'il est hospitalisé à Grenoble des suites de ses blessures. Une première partie de ce Journal avait été publiée dans le *Bulletin*, n° 74, 1979, 4, p. 12-26, sous le titre « Extrait du journal de guerre du sergent Paul Gourdant, du 1^{er} au 26 août 1914. De Vienne à la Lorraine et au baptême du feu avec le 299^e d'infanterie », précédée d'un avant-propos (voir ci-contre p. 2) signé par son fils Marcel Gourdant, décédé lui-même en 1979. Pour redonner l'unité à ce journal nous en reproduisons l'intégralité grâce à l'obligeance de la famille.

Les intertitres et l'illustration ont été choisis par Jean-Claude Finand. Le texte de la première partie, déjà publiée, a fait l'objet d'une révision. Des corrections orthographiques (normalisation des majuscules/minuscules, orthographe fautive, ponctuation) ont été introduites par rapport à l'original. Pour faciliter la lecture du récit, les éditeurs se sont autorisés de quelques retours supplémentaires à la ligne. L'orthographe de quelques noms propres est parfois mal assurée. Les notes sont des commentaires des éditeurs [NDLR].

**André Mudler : chef de corps du 299^e R.I. de 1988 à 1992, président de l'amicale du Royal Deux-Ponts/99^e et 299^e R.I.

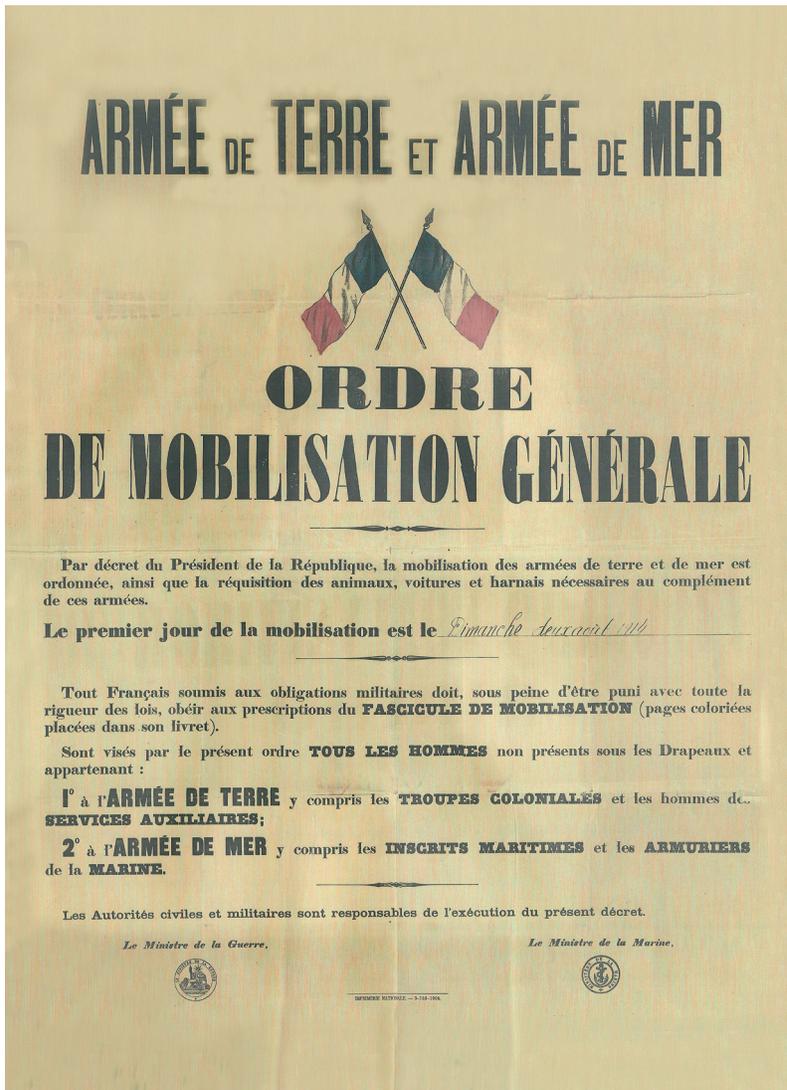


Fig. 2 : Fac-similé de l'affiche de la mobilisation pour le dimanche 2 août 1914.

sociétés chauvines avaient exalté en Serbie et en Grande Serbie les sentiments nationalistes des populations, le gouvernement serbe ne pouvait être rendu responsable des sentiments patriotiques du peuple et encore moins de l'assassinat du malheureux héritier des Habsbourg et de son épouse. La diplomatie autrichienne offrait donc au gouvernement serbe un ultimatum inacceptable pour sa dignité nationale. La Serbie réduite à ses propres moyens eût peut-être été obligée d'en passer par toutes les exigences austro-hongroises, mais la Russie veillait. Depuis la guerre balkanique elle s'était fait le champion de tous les Slaves du sud. La guerre déclarée à la Serbie, c'était par répercussion la guerre entre l'Autriche et la Russie.

L'Allemagne voyait avec une complaisance remarquable se compliquer le conflit austro-serbe. Le moment qu'elle attendait, le prétexte qu'elle cherchait étaient enfin arrivés. Elle s'empressa de brouiller les cartes et de rendre insoluble le conflit. Poussée par elle, l'Autriche maintint toutes ses exigences et déclara la guerre à la Serbie. Alors la Russie commença sa mobilisation. L'Allemagne prétendit que cette mobilisation était dirigée contre elle, et malgré les efforts faits par la diplomatie anglaise et française, pour éviter l'horrible conflit, elle envoyait un ultimatum à la Russie et à la France ; ces deux puissances la prièrent de se mêler de son ouvrage et non de celui des autres. A quoi l'Allemagne répondit en déclarant à deux jours d'intervalle la guerre à ces deux puissances alliées. Prévoyant le péril, la France avait déjà décrété sa mobilisation dans l'après-midi du 1^{er} août, celle-ci partant du dimanche matin 2 août.

1^{er} août 1914.

Depuis plusieurs jours déjà, on s'attendait en France à une solution belliqueuse du conflit et le gouvernement avait pris toutes les précautions utiles. Les voies ferrées et les travaux d'art, les routes étaient gardés militairement. Chaque soir sur toutes les villes du territoire, la population anxieuse attendait les dépêches déjà censurées des grandes agences d'information et qui étaient transmises au public par le service télégraphique des grands établissements financiers.

A Vienne, à cinq heures, la place Miremont fourmillait de gens attendant les dépêches du Crédit Lyonnais. Les commentaires allaient leur train et le sentiment patriotique de la population était fort excité, malgré les appels au pacifisme et au sabotage militaire des meneurs politiques appartenant aux partis les plus avancés.

Le maire socialiste⁵ avait annoncé une conférence contre la guerre. Le sous-préfet⁶ l'avait interdite. La population ouvrière dont certains craignaient le mécontentement à cause de son profond attachement au maire de Vienne, ne bougea pas et garda un calme patriotique fort remarquable. Les événements semblaient d'ailleurs se précipiter. Les gens mobilisables faisaient déjà les achats en vue du départ prochain, et les ménagères en vue d'une guerre qui pouvait être longue mettaient à bas par leurs achats les stocks de tous les magasins d'alimentation. La spéculation s'en mêlait déjà, on demandait dans certaines épiceries 1,25 F d'un kilo de sucre, ailleurs on répondait aux acheteurs qu'il n'y en avait plus.

Le vendredi matin 30 juillet certains réservistes affectés à des emplois spéciaux dans les corps de troupe avaient reçu leur convocation individuelle. C'était un mauvais son de cloche pour les pacifistes à outrance. Le samedi matin tous les territoriaux affectés au service de la garde des voies de communication (fig. 3)

5 - Joseph Brenier.

6 - M. Masclé.

recevaient à leur tour une convocation individuelle leur enjoignant de partir de suite rejoindre leur poste. A midi l'armée active était relevée par eux de la garde des voies de communication.



Fig. 3 : Garde-voies du 109^e régiment d'infanterie territoriale en gare de Vienne [photo C. Didier, carte postale édition Blanchard].

J'avais de mon côté préparé mes chaussures et mon linge personnel pour le départ imminent. Persuadé que l'ordre de mobilisation n'était plus qu'une question d'heures, je fis tous mes devoirs religieux pour communier le dimanche matin. Cela me donna le courage dont j'avais besoin. Car il m'en coûtait de penser que je devrais quitter bientôt ma femme qui était alors au lit, et mes chers enfants. Laisser à mon père âgé et à ma mère très faible le souci d'un commerce important ; laisser ma pauvre vieille et chère grand-mère de 81 ans qui m'avait élevé tendrement, tout cela me broyait le cœur. Grâce à Dieu, je repris donc courage et refoulai dans mon cœur ces pensées déprimantes pour ne plus penser qu'à la défense de mon pays attaqué. Je me trouvai avec mon ami Claude Terry et de nombreux autres que nous rencontrions sur notre chemin, parmi eux Biane, Dufour, Maisonnat, Buthion et bien d'autres encore. Nous échangeâmes nos espérances et causâmes longuement des événements présents. Le bataillon d'infanterie du 99^e se préparait fiévreusement et le régiment de chasseurs à cheval, le 13^e, était déjà parti la veille pour la frontière.

Dans la soirée du samedi [31 juillet], vers cinq heures, l'ordre de mobilisation arrivé par télégramme était affiché à l'hôtel des Postes et quelques instants après il était affiché par toute la ville et annoncé aussi au son du tambour. Ça ne fit pas une impression énorme, chacun s'y attendait depuis le matin, les plus pacifistes eux-mêmes, mais ils appelaient cela une simple mesure de précaution et d'intimidation envers l'Allemagne, et n'en déduisaient pas que la guerre devait naturellement en découler. L'Allemagne d'ailleurs ne nous l'avait pas encore déclarée non plus qu'à la Russie, mais on sut plus tard que la mobilisation allemande était déjà commencée depuis plusieurs jours.

Comment décrire le tohu-bohu qui commença le dimanche matin à la mobilisation. Ce n'était qu'un va-et-vient continu et pressé de mobilisés venant rejoindre leur poste, de voitures de réquisition venant chercher chez les commerçants les objets réquisitionnés, de chevaux, de mulets. Les voitures des particuliers, des maraîchers et des laitiers étaient dételées et les chevaux réquisitionnés. Beaucoup durent revenir à pied à leurs logis.

Les officiers de réserve et de (la) territoriale avaient déjà revêtu leurs uniformes quoique la plupart ne soient mobilisés que le deuxième jour ou même plus tard.

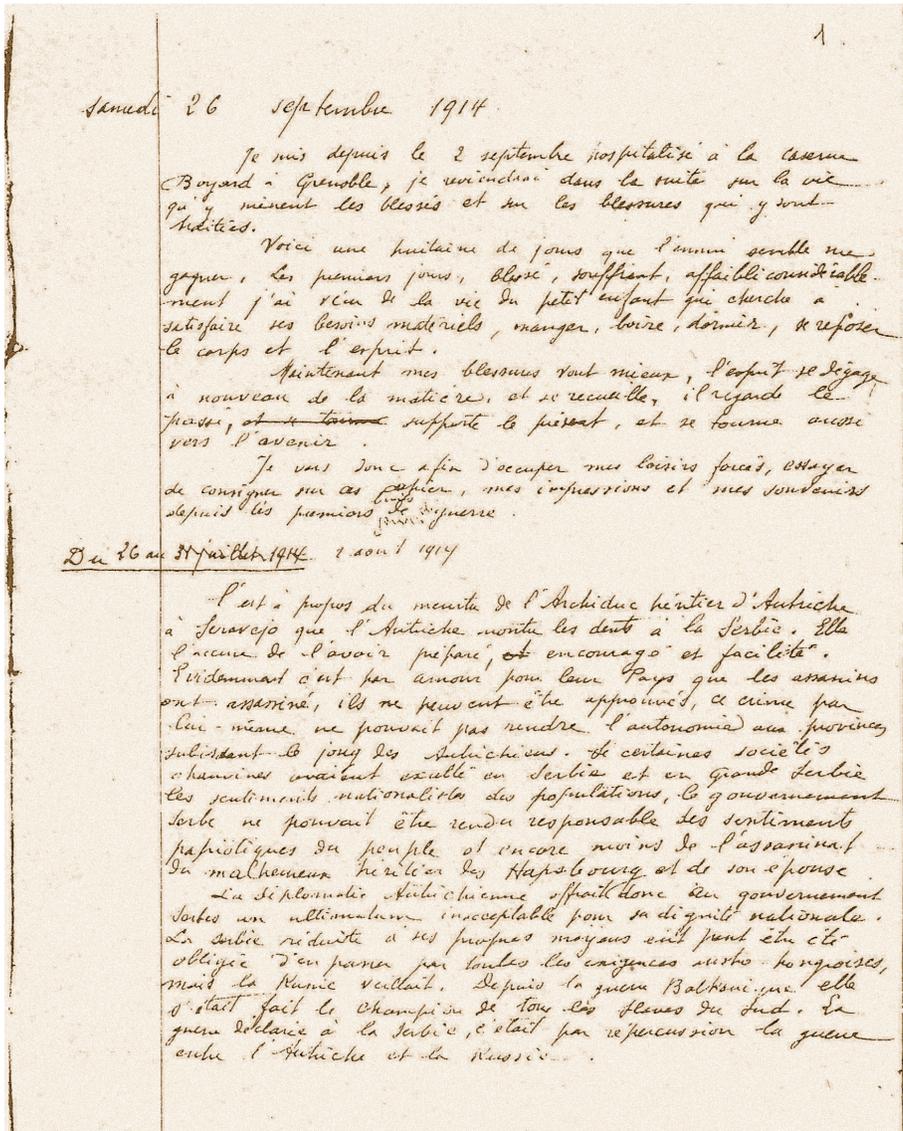


Fig. 2 : Fac-similé de la première page du journal de Paul Gourdant (collection famille Gourdant).

2 et 3 août 1914.

Pour ma part je n'étais mobilisé que le troisième jour. Je passai ces deux premiers jours à regarder cette foule et à me griser de cette activité. Les bruits les plus extraordinaires couraient, se mêlant aux nouvelles véritables. Nous apprîmes par les journaux du lundi matin l'assassinat du député socialiste Jaurès par un détraqué. On fit courir le bruit d'une tentative d'assassinat sur la personne du Premier ministre Viviani et sur celle du Président de la République, M. Poincaré. Déjà l'on annonçait des faits d'armes français. L'aviateur François Védrines avait, dit-on, sacrifié sa vie en défonçant un Zeppelin ; ayant manqué le Zeppelin avec ses bombes, il avait dirigé son appareil sur le ballon ennemi qui s'était abattu à terre en entraînant l'aviateur français dans sa chute. Cette nouvelle était inventée de toutes pièces. On entendait parler aussi d'espions allemands arrêtés dans une automobile aux environs de Vienne, leur voiture était selon les racontars chargée d'explosifs pour faire sauter les ponts. Ils avaient même assassiné un zouave réserviste qui s'opposait au passage de leur voiture. Je ne pus jamais avoir confirmation de ces racontars. Un jeune aviateur de Chanas vint à mon magasin faire quelques menus emplettes et me montra sa feuille de route pour aller rejoindre l'un de nos centres d'aviation militaire. Il s'engageait après avoir été réformé autrefois à son corps (cavalerie), d'ailleurs par protection.

Toute la population était animée d'un grand élan patriotique, nous vîmes un territorial père de nombreux enfants qui venait rejoindre son corps, le 4^e bataillon territorial de chasseurs à pied : il ne parlait rien moins que de demander à partir dans l'active pour tuer beaucoup de Prussiens. Cet exemple n'était pas un exemple isolé, nombreuses étaient les demandes d'engagement que le bureau de recrutement n'avait pas encore d'ordres pour accepter.

Je vis aussi beaucoup de mes camarades qui partaient comme moi et qui venaient faire leurs dernières emplettes de départ. Tous étaient pleins d'une grande ardeur patriotique et partaient le cœur content.

Ma famille se montrait très courageuse malgré mon départ et malgré le départ déjà effectué de mon frère Henri⁷ qui servait comme caporal au 30^e bataillon de chasseurs alpins à Grenoble. Mon père très ferme et très résolu me révélait une âme de stoïcien. Ma mère était peut-être la plus affectée, mais elle ne nous montrait pas sa douleur, ma femme qui était alors souffrante au lit montrait un courage très remarquable, une inébranlable confiance en Dieu et en sa Divine Mère ; quant à ma pauvre vieille grand-mère âgée de 81 ans, je la trouvais aussi courageuse que l'on puisse être à cet âge.

4 août 1914.

Je rejoignis ma compagnie d'affectation au 299^e (la 20^e) le mercredi matin 4 août. Elle se formait à Sainte-Colombe-lès-Vienne dans la salle de gymnastique

7 - Henri Gourdan fut tué en 1915 à l'attaque du « Linge » dans les Vosges [note ajoutée ultérieurement dans le Journal en bas de page].



Fig. 5 : Vue de la place Aristide-Briand à Sainte-Colombe où fut rassemblé le 299^e R.I. le 7 août 1914, avant son départ pour la gare de Vienne. [photo C. Didier, carte postale édition Blanchard].

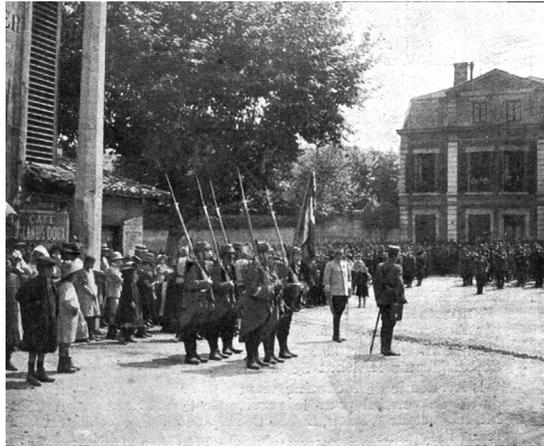


Fig. 6 : Rassemblement du 299^e R.I. le 7 août 1914, en présence des autorités militaires et civiles avant son départ pour la Savoie [photo du journal *Vienne et la Guerre*].

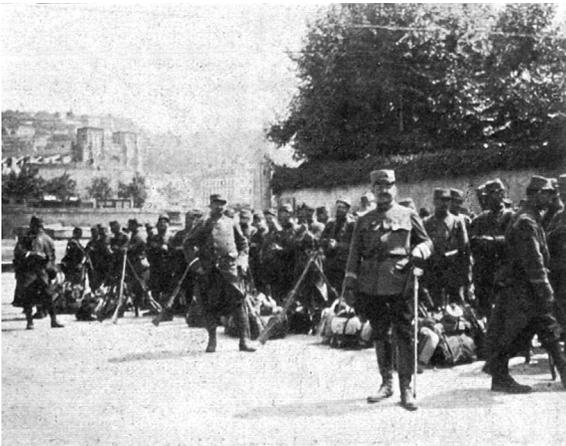


Fig. 7 : Formation du 299^e R.I. sur la place Aristide-Briand à Sainte-Colombe du 3 au 7 août 1914 [Photo du journal *Vienne et la Guerre*].

et dans la cour de la société de gymnastique l'Espérance. Cette salle et cette cour étaient attenantes au presbytère et la vaillante société de gymnastique était sous la direction de l'actif curé de la paroisse de Sainte-Colombe. En m'y rendant, je me trouvai de compagnie avec beaucoup de mes anciens camarades de l'active, des 23 et des 17 jours. Je vois avec plaisir mon ancien camarade Colombier et beaucoup d'autres.

En arrivant au presbytère de Sainte-Colombe je rencontrai le lieutenant réserviste Sébilot, le sous-lieutenant réserviste Piffaut qui sortait de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne et l'adjudant-chef Luigi du 99^e qui était affecté à notre compagnie. J'appris que notre compagnie était commandée par le capitaine Jalousy du cadre et qui en temps de paix commandait les sapeurs-pompiers de Lyon. Je connaissais déjà cet officier qui en 1913 commandait déjà une compagnie de réserve à la Valbonne. Je le vis arriver un instant après et le reconnus de suite : c'était un jeune et fort bel officier, au visage et aux yeux énergiques, grand, le torse très droit et très bien pris dans son uniforme, très blond et la moustache taillée très courte en brosse.

Je fis ou refis connaissance avec les autres sous-officiers réservistes de la compagnie, Péchet, adjudant et les sergents Souvraz, Genet, Pellaprat, Gigot, Rochedin, Piccolet, Elxassonn, etc., le fourrier Bernallin. Comme autres sous-officiers de l'active il y avait le sergent-major Maujean et son frère cadet comme sergent, les sergents Vabre, etc...

5, 6, 7 août 1914.



Fig. 8 : Embarquement du 99^e RI en gare de Vienne [photo C. Didier, carte postale édition Blanchard].

Nous tous, sous-officiers réservistes, commençâmes à nous habiller afin de pouvoir collaborer à l'habillement des autres mobilisés. Nous nous tirâmes fort bien de cette tâche pour ne l'avoir jamais apprise, bref pendant ce jour et ces trois suivants nous eûmes à nous occuper de distribuer l'habillement, le linge, les armes, les munitions, les vivres, les outils et le campement. Tout marcha très bien, bien que hâtivement, le jeudi 6 au soir tout était prêt. Ce fut ce jour-là aussi que le bataillon du 99^e partit pour le théâtre des opérations à la frontière (fig. 8). Je n'eus pas le plaisir d'assister à ce départ, mais par ceux qui y assistèrent j'appris qu'il eut lieu au milieu d'un enthousiasme délirant.

7 août.

Nous sommes prêts, nous mettons la dernière main aux derniers détails, puis tous les sous-officiers se réunissent pour le repas du matin dans la salle à manger du sympathique curé de Sainte-Colombe qui avait d'ailleurs mis à notre disposition pendant ces cinq jours sa cuisine, son feu et sa cuisinière. Chaque jour il nous avait tenu compagnie pendant nos repas. Nous fîmes donc le repas d'adieu et bûmes quelques vieilles bouteilles au succès de nos armes et à la santé de notre généreux hôte.



Fig. 9 : Le 299^e R.I. le 7 août 1914, avant son départ pour la Savoie
[Photo du journal *Vienne et la Guerre*].

A une heure de l'après-midi nous nous équipons et le 299^e se rassemble sur la place de Sainte-Colombe pour la présentation du drapeau et le départ. L'instant est solennel, les tambours et clairons sonnent "au Drapeau", le régiment présente les armes et en une vibrante allocution notre colonel nous présente l'emblème sacré de la Patrie.

Puis c'est le départ, le régiment s'ébranle et se dirige à Vienne vers la gare de petite vitesse à son point d'embarquement (fig. 10). Sur tout le parcours la population nous acclame. Nous embarquons et notre train prend la direction de Montmélian en Savoie. C'est dans cette région que notre division de réserve (la 74^e) va faire quelques jours d'entraînement avant d'affronter les périls et les gloires des combats.

Sur tout le parcours, ce sont les acclamations de la part des femmes, des enfants et de ceux déjà rares qui n'ont pas encore rejoint leur corps. Dans les wagons, nous sommes gais et pleins d'espérance, nous chantons et quand la nuit est enfin venue, peu d'entre nous songent à dormir.

8 août.

Nous arrivons à Montmélian à 2 heures du matin (fig. 13). Débarquement. Il ne s'effectue pas encore dans un ordre parfait, l'habitude de la discipline exacte et du silence n'est pas encore revenue chez ces braves réservistes. Les premiers partent reconnaître le cantonnement. En attendant, nous essayons de dormir un peu en nous couchant sur les talus herbeux du quai d'embarquement. Au petit

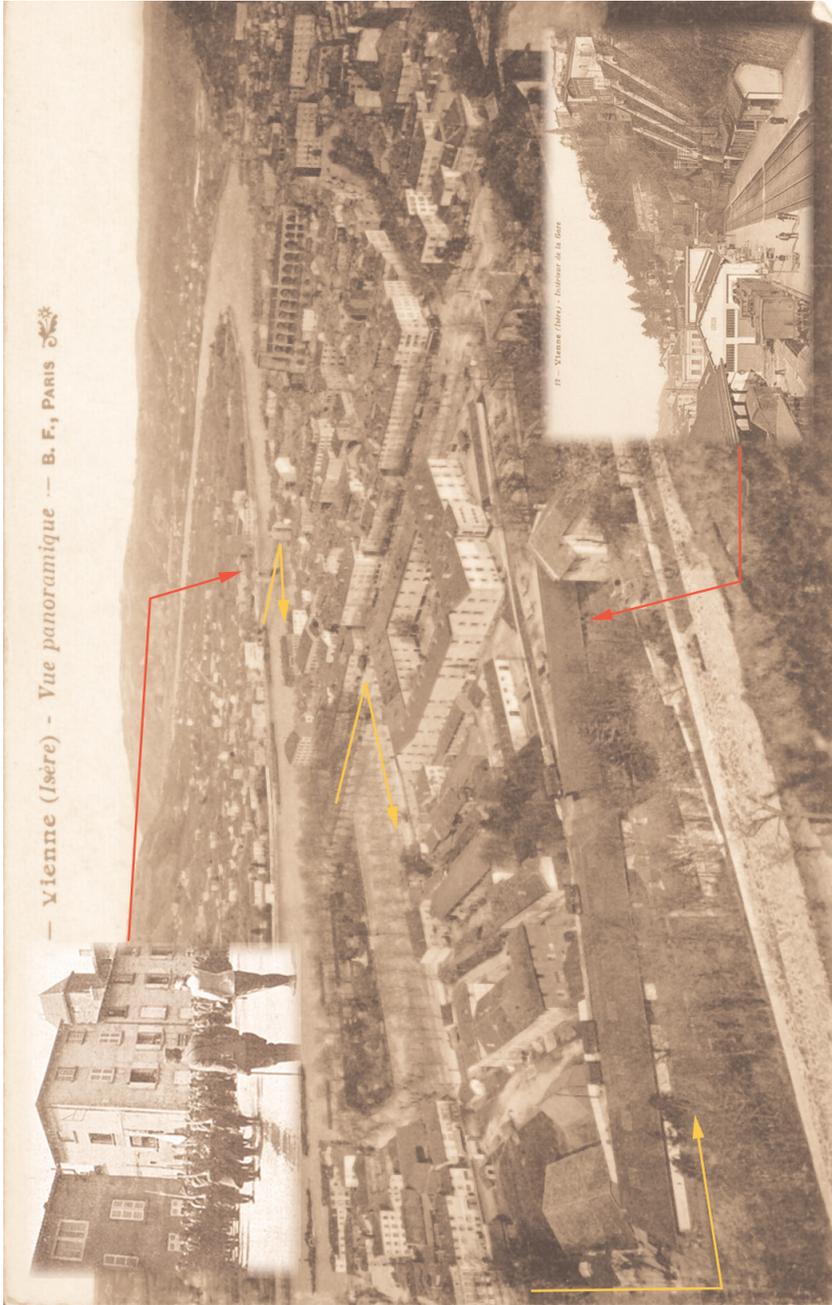


Fig. 10 : Montage de cartes postales représentant le parcours qu'a suivi le 299^e R.I. le 7 août 1914, de la place de Sainte-Colombe à la gare de Vienne pour être dirigé sur la frontière des Alpes.

DATES.	HISTORIQUE DES FAITS.
	<u>Mise en route.</u>
7 août 1914	Par voie ferrée en 2 trains: 1 ^{er} train : 6. M. du Rég ^t , C ^o RR, 1 ^{er} Bat ^o , aux sections de mitral luses. Départ 15 ^h 56. 2 ^e train : Un bataillon, une section de mitralluses, train régimentaire. Départ 23 ^h 56. Point d'arrivée : Commune de Montmélian... Arrivée 1 ^{er} train 7 août 23 ^h 56. 2 ^e train 8 août 7 ^h 56.
8 août 1914	Le 29 ^e est affecté à l'armée des alpes : 7 ^e Division 117 ^e Brigade.
9 août 1914	Il s'installe au cantonnement de route. Etat-Major Rég ^t C ^o RR 2 ^e Sect ^o mit ^o et 5 ^e Bat ^o à Montmélian 6 ^e Bat ^o (Le Chavanon) C ^o (21 ^e et 22 ^e) Gleuain : 2 C ^o (23 ^e et 24 ^e)
10 août 1914	Organisation des cantonnements - Entraînement progressif des unités -
11 août 1914	Le Rég ^t est dirigé sur des cantonnements de concentration : E. M. Rég ^t , C ^o RR, C ^o Bat ^o 2 ^e Sect ^o de mit ^o départ de Montmélian : 5 ^h 30 Cantonnements : Coise, Longemalle. 6 ^e Bat ^o : départ à 5 ^h 15 Cantonnements : Chatainval, Nallavenne, Soncey. Concentration des troupes et des unités.
12 août	do
13 août	do
14 août	do
15 août	do

Fig. 10 : Trajet du régiment du 7 au 15 août 1914 (journal de marche et d'opération du 299^e R.I.)

Fig. 12 : Tableau nominatif des officiers à la formation du régiment au 7 août 1914 (journal de marche et d'opération (J.M.O.) du 299^e R.I.)

DATES.	HISTORIQUE DES FAITS.				
3 au 7 août 1914	Le 299 ^e Régiment d'Infanterie se constitue à Neume (Bois) du 3 au 7 août 1914.				
7 août 1914.	Effectif au jour du départ				
<u>Tableau nominatif des officiers classés par Bat^o, par C^o</u>					
Noms	Grade	Affectation	Noms	Grade	Affectation
Peltjean	5 ^e Capitaine	Etat-Major	Fich	Cap ^o	18 ^e C ^o
Sieck X	Cap ^o adj ^o	- d -	Marin	Sous-lieut ^o	- d -
Barthelemy	1 ^{er} Adjudant	- d -	Sous-officiers	114	- d -
D'Almeida	2 ^e Adjudant	- d -	hommes de troupe	257	- d -
Leclercq	3 ^e Adjudant	- d -	Eutuel	Cap ^o	19 ^e C ^o
Forêt	4 ^e Adjudant	- d -	Willebrandt	Sous-lieut ^o	- d -
Forin	5 ^e Adjudant	- d -	Charrier	Adjudant	- d -
Abray	6 ^e Adjudant	- d -	Sous-officiers	15	- d -
Colombani	chef de Bat ^o	5 ^e Bataillon	hommes de troupe	240	- d -
Gallechon	1 ^{er} Adjudant	- d -	Jalostki	cap ^o	20 ^e C ^o
Garnier	2 ^e Adjudant	- d -	Siblat	Sous-lieut ^o	- d -
Gidon	3 ^e Adjudant	- d -	Tréhaud X	Adjudant	- d -
Dret	Capitaine	1 ^{er} Compagnon	Sous-officiers	15	- d -
Gubian	1 ^{er} Sous-lieut ^o	- d -	hommes de troupe	237	- d -
Sous-officiers	113	- d -	Willebrandt	chef de Bat ^o	6 ^e Bat ^o
hommes de troupe	266	- d -	Cherrier	1 ^{er} Adjudant	- d -
			Sauvillat-Beyss	2 ^e Adjudant	- d -

jour, nos fourriers sont revenus, en route à travers Montmélian. Nous sommes cantonnés à l'autre extrémité du village, à trois kilomètres. Nous nous installons, il y a repos ce jour-là. Les hommes se nettoient un peu et mangent, ils ont grand faim. Nous aussi, nous cassons la croûte avec appétit.

9 et 10 août.

Exercice et marche le matin, il fait chaud, l'entraînement est dur à reprendre. Ça viendra quand même. J'ai eu de la veine, une brave dame du voisinage de notre cantonnement a offert aux deux frères Maujean et à moi deux lits pour trois. Quelle veine ! Ça vaut mieux que la paille. Cette dame est bonne et compatissante aux militaires, elle est pleine d'attentions pour nous. Nous dînons en popote chez une brave dame, mais nous y sommes un peu à l'étroit, 18 sous-officiers ça fait un peu pour une petite maison et les maisons ne sont pas très grandes en Savoie ! et nous sommes si nombreux ! Nous décidons de faire deux popotes, une par peloton. Demain nous changerons de logis, pour laisser le cantonnement de Montmélian à d'autres troupes.

11 août.

3 heures du matin, nous partons pour Coise, c'est un village d'environ un millier d'habitants, peut-être moins, à 12 kilomètres environ de Montmélian. Après avoir traversé le pont sur l'Isère, nous cheminons sur une route en montagnes russes tracée au pied des coteaux surplombant un joli ruisseau bordé de peupliers et de prairies bien vertes. Ce pays est d'une fertilité remarquable. La vigne, les céréales, le tabac, les légumes et même un certain nombre d'arbres fruitiers y poussent à l'envi et donnent de fort beaux produits. L'industrie laitière y est fort développée et des fabriques de fromages qu'on y dénomme fruiteries y prospèrent. On y élève aussi de nombreux porcs. Nous arrivons au cantonnement à Coise, nous avons comme à Montmélian la veine d'être cantonnés tout au bout du village. Enfin ça ne fait rien car si c'est un peu plus loin, c'est par contre un peu plus tranquille. Coise n'est pas grand. Là, pas moyen de dénicher un lit. Mon ami Péchet, l'adjudant de ma section, découvre une grange bien fournie en paille bien sèche. Voilà notre affaire. Ça vaudra mieux que le cantonnement ordinaire où la paille ne brille pas par son abondance.

12, 13, 14 août.

La vie mixte de camp et de manœuvres reprend pour nous. Exercices et marches le matin, revues l'après-midi. Ça ne marche pas trop mal, mais personnellement ma graisse m'embarrasse, elle me fait souffrir pour fondre, je me trouve même un jour assez fatigué, la tête me tourne. Je vais voir le médecin auxiliaire. Il me conseille un bain dans la rivière dont l'eau est excellente et une légère purge. Ses prescriptions ont été couronnées de succès. Vive l'hydrothérapie ! Nous faisons popote par peloton comme il était décidé, je suis donc au 1^{er} peloton. C'est le jeune Maujean qui est chef de popote : il a

découvert une brave femme qui vit avec sa bru dont le mari est parti aux armées ; c'est chez elle que nous nous installons. Charitat, un soldat de la 2^e section, est improvisé cuisinier et il travaille sous la haute et compétente direction de notre hôtesse. Aussi nos repas copieux et bien préparés sont-ils empreints de satisfaction et de gaieté. Nous chantons à la fin de chacun d'eux des chœurs patriotiques ou gais et à deux voix. Nous ne sommes pas encore à la guerre !

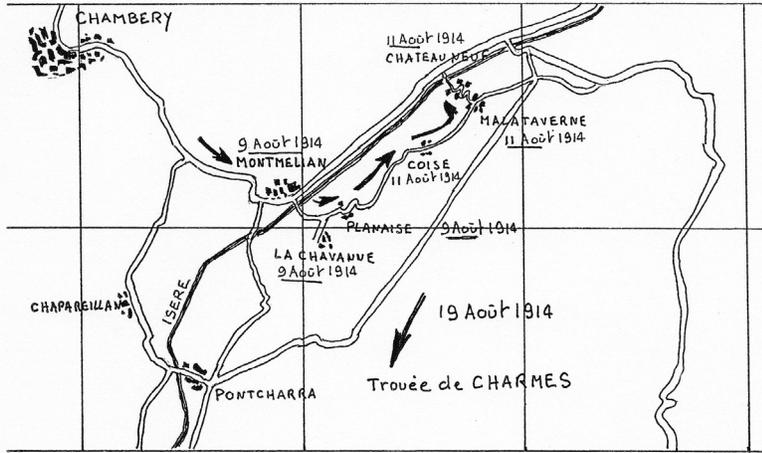


Fig. 13 : Carte représentant les déplacements et lieux où a séjourné le régiment dans la région de Montmélian du 8 au 19 août 1914 (Fonds de l'amicale Royal Deux-Ponts / 99° et 299° R.I.).

15 août.

C'est la fête de l'Immaculée Conception⁸. Nous l'avons célébrée par une marche militaire absolument éreintante, car il faisait chaud. Au retour nous avons vu les habitants qui se rendaient à l'église du village. J'aurais voulu être avec eux ce jour-là.

16 août.

C'est dimanche. J'ai pu aller à la messe. Chaumat, de Vienne, qui est secrétaire de l'officier comptable du régiment, a chanté un morceau religieux fort goûté. Il y avait beaucoup d'officiers et de soldats et certains même peu croyants d'habitude. Nous avons prié pour la France, pour nos soldats et pour nous-mêmes.

17 et 18 août.

La vie ordinaire recommence mais l'on parle de notre départ prochain pour le théâtre des opérations. L'officier d'approvisionnement a touché des vivres de chemin de fer et des vivres de débarquement.

8 – Il s'agit en réalité de la fête de l'Assomption.

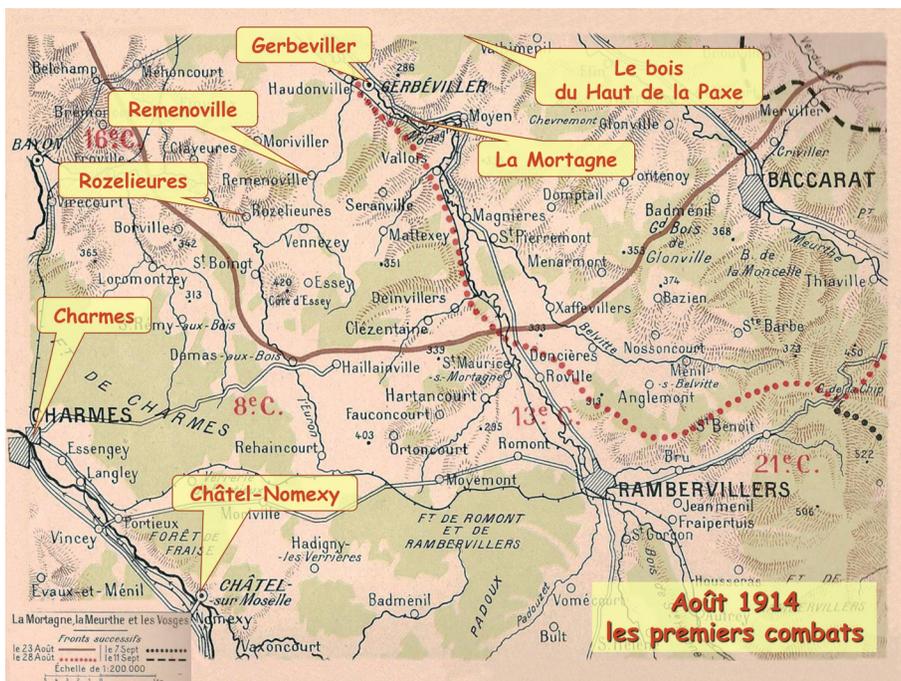


Fig. 14 : Parcours du 299^e R.I., de son débarquement le 20 août, en Lorraine, jusqu'au lieu des combats de Gerbeviller et du bois du Haut de la Paxe le 31 août 1914.

19 août.

Le sort en est jeté ! Nous partons demain. Nous nous débarrassons du chargement alpin que nous avons emporté en supplément. Nous versons donc après les avoir mis en paquets ou en ballots, couvertures, piquets, cordes et toiles de tente.

20 août.

Le matin préparatifs de départ. On met au point quelques menus détails, notre capitaine s'assure que tout va bien dans sa compagnie. A midi départ. Le temps est lourd, écrasant, l'orage est proche et aussi la pluie. Quelques-uns manquent encore d'entraînement, ils tombent en syncope. Après quelques instants de repos, ils peuvent néanmoins repartir. Pour moi je souffle comme un bœuf, mais je fais mon possible pour ne laisser rien paraître de ma fatigue. Enfin, nous voici en vue de Montmélián. Nous passons le pont et prenons la direction de la gare en laissant le village sur la droite. Nous faisons sur le chemin une halte d'une heure et demie, juste à temps pour recevoir sur le dos une pluie diluvienne qui traverse les effets de draps. Ça va nous réchauffer dans le train. Dès que nous y sommes montés, nous nous empressons de mettre la veste entre la chemise et la capote. Utile précaution. Le train s'ébranle. En route pour la guerre, l'instant est solennel. Ça sera dur, mais le courage de tous est à la hauteur de la tâche. Vive la France !

21 août.

Nous avons roulé toute la nuit, sans pouvoir nous rendre compte par où nous passions, probablement par Bourg dans le département de l'Ain. Sur le matin nous arrivons à Saint-Jean-de-Losne. Quelques instants d'arrêt, on nous donne du café additionné d'eau de vie. Ça ne nous semble pas un luxe, car les matinées sont fraîches. Nous partons à nouveau et arrivons à Gray où nous nous apercevons que ça commence à sentir la guerre pour de bon. Gray, c'est la gare régulatrice des armées de l'Est, celles qui combattent en Alsace et en Lorraine et que nous allons rejoindre. Un train de blessés est en gare. Ce sont en général des blessures légères de la tête. Nous leur parlons. Ils ne sont pas démoralisés, au contraire. Ils viennent d'Alsace où ils ont servi les Prussiens à la fourchette ! Ceux-ci ont reculé partout. Des territoriaux nous distribuent le bulletin officiel des Armées de la République. Un coup de clairon ! En voiture, notre train repart. Mais il ne marche pas vite, le voyage semble interminable. Vers cinq heures du soir, nous arrivons à destination, à Châtel-Nomexy, après avoir contourné Epinal.



Fig. 15 : Vue du village de Charmes traversé par le régiment le 21 août 1914.

Débarquement. Mais nous ne cantonnons pas à Châtel. Nous irons à dix kilomètres plus loin à Charmes, et peut-être plus loin encore à Saint-Michel. Allons, sac au dos, nous voici en route. Sur le parcours les habitants nous accueillent et nous donnent à boire de l'eau additionnée de thé ou de café. Ils nous en donnent même trop, car ça commence à nous couper les jambes. Nous arrivons enfin à Charmes, où toute la population est sur pied. Nous trouvons là le 230^e qui a débarqué à Charmes même. Après avoir formé les faisceaux et posé deux heures dans la rue, on nous annonce que nous cantonnons sur place. Cela nous enchante et las comme nous étions, nous aurions eu de la peine à aller jusqu'à Saint-Michel. Il aurait fallu faire encore 6 ou 7 kilomètres dans la forêt pour y parvenir. On nous conduit vers la route de Nancy, dans une usine de filature de coton où nous sommes très bien couchés sur des paillasses remplies de coton cardé. On nous dit que nous verrons bientôt les Prussiens. Car ils ont, paraît-il, gagné du terrain de notre côté. Ça jette un léger froid, car nous nous croyions victorieux sur toute la ligne. Enfin dormons pour cette nuit, nous verrons bien demain.

22 août.

Réveil à 3 heures, nous n'avons pas dormi longtemps, mais le lit était si bon que nous nous sentons parfaitement reposés et ragaillardis. En avant donc, nous prenons la route de Lunéville-Nancy. Nous voyons défiler l'artillerie qui nous dépasse. (Trois) heures de marche et nous arrivons à Bainville-les-Miroirs. C'est un petit village de 5 à 600 habitants. Avant le départ, je suis allé trouver mon ami, l'abbé Rose dont j'avais fait la connaissance à Sainte-Colombe par l'intermédiaire de Monsieur le Curé. Je me suis confessé à lui. A Bainville nous faisons grande halte, puis nous partons, la 1^{ère} et la 2^e section de ma compagnie jointes à la 19^e compagnie, pour faire des tranchées sur les hauteurs qui dominent Bainville et les rives de la Moselle et de son canal. Nous apprenons que les Allemands ont rompu nos lignes à Sarrebourg et que certaines troupes des 15^e et 16^e corps se sont repliées en désordre. Ils ne sont plus qu'à une dizaine de kilomètres et si les troupes qui sont en avant de nous ne réussissent pas à arrêter leur marche en avant, notre mission et celle des troupes qui sont autour de nous seraient de leur empêcher de traverser la Moselle. Les collines que nous fortifions par les tranchées constituent une merveilleuse ligne de défense, car de là on découvre toute la vallée de la Moselle et la pente douce de ces collines permettrait un tir d'une précision remarquable. Toutefois le danger n'est pas encore imminent, car à 6 heures nous quittons nos tranchées et rentrons au village pour manger et nous reposer en cantonnement d'alerte. Nous mettons néanmoins le village lui-même en état de défense au cas où des patrouilles de cavalerie ennemie réussissaient de nuit à franchir nos lignes avancées.

23 août.

Nous remontons à nos tranchées de la veille, que nous approfondissons et aménageons d'une façon plus pratique et plus confortable. Pendant l'exécution de ce travail de nombreux avions nous survolent, il y en a des deux nationalités belligérantes, ils ne nous lancent d'ailleurs aucun projectile et nous continuons nos travaux. Dans l'après-midi le convoi du XVI^e corps traverse Bainville battant en retraite dans la direction de Charmes. Cela n'indique pas d'ailleurs que l'ennemi ait progressé ce jour-là, mais le convoi ne se trouvait qu'à quatre ou cinq kilomètres du front de combat, ce qui constituait un danger imminent.

Le soir arrive et comme la veille nous redescendons à notre cantonnement et nous tenons prêts pour la nuit à toute éventualité. Nous ne trouvons déjà plus à Bainville ni vin, ni bière, ni tabac. Force est pour nous de nous contenter de peu.

24 août.

Nous avons reposé sans alerte, nous remontons à nouveau dans nos tranchées. Les convois qui avaient battu en retraite la veille, commencent à remonter vers dix heures. C'est bon signe, les nôtres ont donc regagné du terrain

en avant. Quelques fuyards égarés ont été ramassés par la gendarmerie. Un avion allemand a signalé par une fusée l'emplacement d'un rassemblement d'artillerie française. Nous avons gratifié cet avion de coups de fusil, il a filé dans la direction de Charmes où d'après ce qu'on nous a raconté les territoriaux sont arrivés à le descendre par leur tir. Cependant nous apprenons que repoussé à notre gauche par le 13^e corps et sur notre droite par le 8^e, l'ennemi se cramponne dans la direction de Bayon et Borville à une dizaine de kilomètres en avant. Il s'agit de le maintenir et de le repousser là comme ailleurs. Nous allons être de la danse. Nous mangeons la soupe hâtivement et l'on nous donne l'ordre de partir. A 1 heure nous sommes en route, il fait une chaleur accablante. La marche m'est excessivement pénible. La transpiration m'a fait écuire à la cuisse droite. Je marche quand même et je mets tout ce que je peux. Vers cinq heures (nous rencontrons beaucoup d'émigrants venant des villages pris par les Prussiens, ce défilé est lamentable. Ils emportent ce qu'ils ont de plus précieux et de plus indispensable sur de petits chariots à main), nous arrivons vers les batteries françaises qui crachent dur contre l'ennemi. Le matin, à cet endroit, de nombreux obus allemands étaient tombés et avaient fait quelques victimes. Mais l'ennemi doit battre en retraite car nous n'entendons pas la fusillade et pas un obus ne vient tomber dans notre zone. Cependant nous nous sommes déployés pour parer à toute éventualité. Notre capitaine semble nerveux, il nous fait déployer et bientôt la nuit vient, le canon se tait. Nous n'entendons pas davantage le canon ennemi. On nous rassemble et (nous) allons nous installer à un kilomètre en arrière, dans un repli de terrain pour passer la nuit. Nous nous y déployons en tirailleurs et nous couvrons en avant sur les flancs par des petits postes de 3 hommes et un caporal qui doivent se relever toutes les 2 heures jusqu'au jour. Ceux qui ne sont pas de faction goûtent un repos bienfaisant en se couchant sur la terre dure que recouvrent seuls l'avoine ou le trèfle. A l'instar du régiment de Sambre et Meuse notre sac nous sert d'oreiller. Nous n'aurons pas d'ailleurs de meilleur couchage pendant les jours qui vont suivre et nous serons heureux quand la pluie ne viendra pas rafraîchir trop copieusement notre sommeil. Pendant la nuit, un Zeppelin est venu planer au-dessus de nos lignes. Il n'a pas dû voir grand-chose car nous ne faisons pas de feu et nous évitons de faire du bruit. Cependant l'horizon est lugubrement éclairé sur plusieurs points par de rouges lueurs d'incendie. Ce sont les Allemands qui abandonnent des villages en battant en retraite, ils les brûlent avant de les quitter. Ces gens-là aiment à laisser de bons souvenirs partout où ils passent. Des projecteurs électriques ont également fonctionné durant toute la nuit, je crois que c'était des projecteurs français, mais je n'en ai jamais été sûr.

25 août.

Le jour vient de se lever et la clarté du jour fait pâlir puis disparaître les lueurs de l'incendie et les feux des projecteurs. Allons en route. Nous sommes encore employés comme soutien d'artillerie pendant la majeure partie de la

journée. Nous avons déjeuné d'un morceau de porc rôti. La pauvre bête avait été abandonnée par les habitants, des soldats postés dans le village s'en saisirent et elle servit aux repas de deux compagnies. Mais hélas ! nous ne serons pas toujours si bien partagés ! Vers le soir l'artillerie française fait rage de tous côtés. Nous sommes face à Borville qu'occupent encore les ennemis. Fauchés par le feu de nos canons, abordés à l'arme blanche par les troupes qui sont en avant de nous, l'ennemi bat en retraite. Nous avançons à notre tour et ma compagnie se déploie en arrière de la crête d'un petit vallonnement, de là nous faisons quelques feux de poursuite sur l'ennemi à la distance de 1200 et 1400 mètres. Mais ils battent en retraite en bon ordre et répondent à notre feu. Pendant un quart d'heure, les balles sifflent donc autour de nous, heureusement elles passent un peu haut et nous nous en tirons pour ce baptême avec un blessé qui semble avoir un œil fort endommagé ; quelques gamelles, sacs et marmites sont également traversés ou endommagés. La nuit est tombée. Mais par suite d'une indication insuffisante du lieu de rassemblement, nous faisons quatre kilomètres pour avoir l'avantage ensuite de revenir sur nos pas. Nous entrons enfin dans Borville et allons coucher tout au bout du village sur de la paille étendue en plein air les jours précédents par les Allemands. Nous dormons enfin 2 ou 3 heures après avoir fait la soupe et le café que nous consommons avec le meilleur appétit.

26 août.

Nous partons de bon matin, au jour, et traversons tout le village de Borville. Les habitants qui sont restés et ils sont en majorité, n'ont pas été trop malmenés pendant le séjour des Prussiens. C'est d'ailleurs une exception. Beaucoup nous acclament et sont heureux de voir que le terrain a été regagné par les Français, d'autres semblent apathiques, d'autres semblent nous regarder de travers ... pourquoi ? Il paraît qu'il y avait par endroit en Lorraine française pas mal de Germains et de germanisants. Heureusement que c'est en infime minorité. Nous prenons une large et agréable route forestière, tracée à travers une haute futaie de bouleaux et de chênes. C'est là que nous allons bientôt avoir notre première vision d'horreur. En effet nous rencontrons bientôt un cadavre raide, étendu à terre. C'est un caporal d'infanterie, son sac est là près de lui, le sang a perlé à travers sa capote et a rougi la terre. Puis c'est un soldat, puis d'autres encore, soit à travers le bois, soit dans les éclaircies, soit sur le bord de la route. Ce sont tous des Français, ils ont dû tomber là dans une de ces terribles embuscades de la guerre de forêt. Le spectacle est poignant, notre cœur se serre, tandis que certains semblent pris d'une curiosité malsaine et cherchent à voir de plus près les cadavres de ces héros obscurs qui la veille donnèrent leur sang pour notre France. Plus loin les cadavres humains sont plus nombreux encore, les fossés latéraux de la route sont rougis de sang et il y a aussi beaucoup de cadavres allemands. Tout est mêlé en cet endroit, fantassins, chasseurs à pied, cavaliers, chevaux, gisent autour de nous. Les chasseurs à pied et les chasseurs cyclistes ont donné là un rude coup, beaucoup tiennent encore leur fusil à la main, la baïonnette est au

bout du canon. Ils semblent menacer l'ennemi. En certains endroits une baïonnette ou un sabre sont fichés en terre, ils marquent la place d'un cadavre gisant un peu plus loin dans le bois. Mais voilà qu'en quittant la forêt et en descendant dans la vallée que domine le village de Rozelieures, les cadavres allemands deviennent plus nombreux, ils forment la presque totalité, il y a aussi des blessés que ramasse une section d'infirmiers. Quel triste, quel épouvantable spectacle dans le silence de la campagne ! Au combat l'on ne s'aperçoit pas de cela. Le champ de carnage n'est triste qu'après la bataille. Nous traversons un pont sur un ruisseau et voilà que nous montons à Rozelieures. Le village a été pris par les Allemands, repris par les Français, ils l'ont bombardé chacun à leur tour. Des maisons flambent, d'autres présentent leurs murs et leurs toitures enfoncées, on voit l'intérieur des appartements à travers les immenses brèches des obus. Il semble n'y avoir à peu près plus d'habitants dans ce village. Pourtant à l'autre extrémité, quelques maisons sont encore indemnes, cinq ou six en tout. Nous continuons notre marche, nous voici hors du village. Des champs cultivés s'étendent de chaque côté de la route. Ils sont noirs de cadavres allemands, il y en a plus de deux cents sur moins de deux cents mètres de parcours, ils sont là couchés en tirailleurs, en ordre, certains ont encore le fusil en joue, mais ils sont tous morts. Notre artillerie a fauché par là !⁹

Les premiers combats du 299^e R.I. : du 26 au 30 août 1914

Cent mètres plus loin, voilà un bois, des artilleurs le contournent, avec leurs canons, pour aller se mettre en batterie un peu plus loin. Une patrouille de dragons vient au-devant de nous, sans nous signaler, d'ailleurs, rien de particulier. Un officier allemand, blessé, est étendu à l'orée du bois. Il se soulève péniblement et demande à boire aux nôtres, qui lui donnent un peu d'eau. Notre régiment se rassemble derrière le bois et forme les faisceaux, il paraît que les ennemis ne sont pas loin, ils battent en retraite devant nous et leur artillerie est encore très menaçante pour nous. Mais, voilà que quelques shrapnells allemands de 77 tombent autour de nous, il paraît que nous sommes repérés. Nous rompons les faisceaux, et en avant ! Il ne faut pas rester là ! Ma compagnie marche en avant, en suivant la lisière, colonne par (un). Mais voilà que je remarque, à terre, des fils électriques. Ont-ils été placés là par les nôtres ou par l'ennemi ? Je ne sais, le sergent-major ne le sait pas mieux et notre capitaine non plus. Cependant, je vois bien que ce n'est pas là le fil conducteur de notre téléphone de campagne, que je connais bien. Peut-être est-ce un modèle de fil du génie ? Mais un autre capitaine intervient, ce sont là des fils allemands, coupons-les vite et nous nous mettons en devoir de le faire. Ce n'est pas aisé, le fil tord sous la cisaille, il résiste à la lame d'un couteau ; nous prenons une serpe et, en mettant le fil sur un morceau de bois, nous arrivons à le couper net. Mais ce n'était déjà plus temps,

9 – Là s'arrête le texte publié en 1979.

l'artillerie allemande nous envoyait des shrapnells. Nous comprenons, peu après, que ces fils étaient reliés à une sonnerie sur un téléphone, par lequel l'officier allemand, soi-disant blessé, rencontré un peu avant, avait signalé notre présence à l'intérieur et à la lisière du bois. Cependant, les shrapnells éclatent trop haut pour nous faire du mal, quelques contusions et c'est tout. On nous donne l'ordre de déboucher rapidement du bois et de nous déployer en avant. C'est au moment où débouchent les premières sections que la musique change, et voilà que les obus explosifs allemands de 105 tombent sur nous. Mon camarade et ami Teytu est étendu, raide mort, et d'autres amis sont mortellement touchés. Quelques instants après, le sous-lieutenant Pifaut est blessé grièvement, d'un éclat, qui lui prend les reins en écharpe. Il ne survivra, d'ailleurs, pas à cette blessure. J'ai su, depuis, qu'il était mort, quelques jours après. Bref, ma compagnie, avant d'aborder Remenoville, s'en tire avec 4 ou 5 tués et plusieurs blessés. Je ne saurais préciser exactement le nombre des uns et des autres. Cependant, après nous être déployés largement pour offrir moins de vulnérabilité, et nous être terrés le nez dans les cultures pour ne pas offrir d'objectifs, le feu de l'artillerie ennemie cesse et nous marchons vers Remenoville, que les Prussiens ont, d'ailleurs abandonné. En (...) nous constatons encore (...) de fils téléphoniques (...) à terre. Le village offre le même aspect démantelé que Rozelieures. Il n'y reste plus que le curé et quelques vieillards, en avant du village une sixaine de cadavres de fantassins français sont étendus, horriblement mutilés par les obus qui les ont couchés dans leur dernier sommeil. Des bœufs et des vaches paissent encore dans les enclos, une vache a reçu un éclat, elle est crevée, nous la mangerons le lendemain ; il n'y a plus qu'à la dépecer, car elle est encore chaude. Nous nous arrêtons 3/4 heure pour manger, puis nous repartons en arrière, en position d'attente. Un grand bois est sur notre droite, des troupes d'infanterie française en occupent la lisière sur un certain front. Mais aucune fusillade. L'action n'est pas momentanément de notre côté. Cependant, vers 16 heures, un engagement se produit à distance entre une compagnie de chasseurs alpins et deux compagnies d'Allemands qui occupent une partie de la lisière du bois situé à notre droite, et aussi des tranchées creusées en avant de cette lisière. Cette action s'étend, les nôtres avancent, notre régiment fournit une compagnie pour renforcer les chasseurs. C'est la 17^e. Ils avancent à leur tour, et ne sont bientôt plus qu'à 500 mètres de la lisière, le jour baisse. Les Allemands cherchent à attirer les nôtres plus près encore pour les prendre sous le feu de leurs mitrailleuses. Ils usent alors d'un stratagème. Pour nous faire charger à la baïonnette, un de leurs clairons dissimulé dans la tranchée, attaque la charge française¹⁰. Les nôtres se laissent prendre ; en avant ! crient les chefs de sections, et nos clairons sonnent la charge à leur tour ; mais les mitrailleuses sortent de leur trou dès que nos soldats sont debout, et elles fauchent dans leur rang, cinq fois ils s'arrêtent et s'aplatissent pour reprendre haleine, et ils arrivent aux tranchées ennemies. Mais les

10 – Comprendre : « joue la charge française ».

Allemands ne les y ont pas attendus, ils ont gagné la lisière ; on n'y voit presque plus. La poursuite est impossible sous la forêt touffue. La 17^e se retire, mais elle a eu du mal ; elle a laissé une cinquantaine des siens sur le terrain, tués ou blessés, dont ses trois officiers et deux adjudants....

Pour éviter un retour offensif de l'ennemi, notre compagnie se porte un peu en arrière du lieu de ce combat et se déploie sur un rang, baïonnette au canon. Elle attend là jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire. Mais l'ennemi ne bouge plus. Nous laissons quelques petits postes à la Bugeaud¹¹ et revenons dans la plaine à 400 mètres en arrière, nous nous couchons dans les champs d'avoine pour passer la nuit. A part quelques tiraileries d'ailleurs superflues, sur la ligne des sentinelles, nous passons assez tranquillement la nuit, malgré une légère pluie.

27 août.

La pluie augmente vers le matin, le jour se lève, et nous voyons les brancardiers aller chercher les blessés de la veille. Ils les ont relevés toute la nuit mais ce travail ne va pas vite en vérité. Il faudrait beaucoup plus de brancardiers. Nous entendons tonner les canons sur notre droite, où se tient le 8^e corps, et sur notre gauche où se tient le 13^e. Mais chez nous tout semble tranquille. En fait de projectiles, nous ne recevons que la pluie qui nous traverse. Aussi allons-nous faire un peu de soupe pour nous réchauffer à l'intérieur. Nous mettons à cuire à la fois le café et la soupe, mais nous avons à peine le temps de boire le café que les obus allemands viennent interrompre nos repas en tombant alentour des marmites. Point de mal pour cette fois, nous éteignons vivement les feux et nous voilà de nouveau à plat ventre à travers les champs boueux. L'après-midi, entre 2 et 3 heures, nouvelles distributions allemandes d'obus de 105, mais cette fois encore, ils nous feront plus de peur que de mal. Nous sommes suffisamment espacés, pour courir un minimum de risques. Notre capitaine montre un courage admirable. Il est près de nous, levant la tête et ne saluant même pas au passage les obus qui nous sont destinés. Aussi l'aimons-nous et l'admirons-nous beaucoup, malgré son apparente rudesse. La journée se finit sans que nous ayons à combattre et nous couchons sur nos positions. Nous apprenons que notre lieutenant de réserve, Mr Sibilat, passe au commandement de la 17^e compagnie. Notre capitaine est le seul officier qui reste à notre 20^e compagnie. La 1^{ère} section est commandée par le sergent Félici, la 2^e par l'adjudant Péchet, la 3^e par l'adjudant-chef Luigi, la 4^e par le sergent-major Maujean.

28 août.

Départ au jour comme d'habitude, les Allemands ont fui et vidé ces parages, ils ont repassé la Mortagne. C'est vers cette rivière que nous allons nous diriger. Mais nous ne passons pas par la route qui nous mènerait directement à

11 – Sans doute des petits postes, permettant un meilleur repli en cas d'attaque brusquée, et aussi présentant une meilleure sécurité de surveillance de l'un par rapport aux autres.

Gerbéviller¹², l'ennemi s'apercevrait de notre mouvement, nous passerons par les bois, témoins des combats de la veille et nous arrivons vers un coteau, situé entre Sérenville et Gerbéviller. Une passerelle en planches est restée debout sur la Mortagne en bas de ce coteau vers un ruisseau qui se jette là dans la rivière, et au-dessus duquel passe sur un viaduc une ligne de chemin de fer. Je n'ai malheureusement pas de carte pour préciser davantage les noms des endroits que nous traversons et leur emplacement exact. (J'aurais souhaité que tous les sous-officiers soient munis de cartes, cela nous aurait été d'un précieux secours). Par sections, nous traversons la passerelle et nous nous portons à l'attaque des collines de la rive opposée de la Mortagne. Ces collines devaient être directement sur la commune de Moyen. Donc, nous arrivons sur la colline et les compagnies se déploient, chacune à leur tour. La fusillade crépite mais les Allemands qui se sont retranchés sur les lisières et en avant d'elles nous causent par leur feu des pertes terribles. Leurs mitrailleuses entrent en jeu, ainsi que certains petits obusiers qu'ils ont l'art de dissimuler dans les tranchées, et qui nous lancent des boîtes à mitraille très meurtrières lorsque nous arrivons à 100 ou 150 mètres de distance.

Bref toutes les sections du régiment sont bientôt engagées, notre capitaine surveille sa compagnie lorsqu'un obus ennemi tombe près de lui et lui a fait à la cuisse une horrible blessure. On l'emporte, tout pantelant, mais il trouve encore la force de crier « Vive la France ! ». Ma section est engagée aussi, je n'ai nullement peur malgré la fusillade et d'ailleurs j'encourage mes hommes et fais l'impossible pour arriver à leur faire faire un meilleur emploi de leurs cartouches qu'ils gaspillent trop en tirant à tort et à travers. Ils n'ont pas encore la discipline du feu. Tout ce bruit d'enfer les étourdit. Cependant, notre attaque a été prématurée et insuffisamment préparée, nous subissons de grosses pertes, sans arriver à un résultat et nous sommes obligés de battre en retraite de 150 à 200 mètres pour nous mieux défiler. Des compagnies du 222^e viennent à la rescousse et nous donnent un coup de main, ainsi qu'une compagnie du 2^e chasseurs à pied¹³. Nous avons eu là quelques morts et beaucoup de blessés. Maujean reçut deux balles d'obus, une au bras, l'autre à la cuisse, mais l'une et l'autre (blessures) sans gravité. Bichet caporal a eu la cuisse ou plutôt le genou fracturé par une balle et bien d'autres encore. L'abbé Rose qui assurait la liaison entre le capitaine et la 3^e section a reçu une balle dans la région du cœur, ses camarades l'ont transporté dans un petit bosquet bien ombragé et assez en contrebas pour être relativement abrité du feu de l'ennemi. Il souffre beaucoup, il a soif, sa voix est éteinte, la balle a dû toucher l'une des ramifications de l'aorte un peu au-dessus du cœur et l'hémorragie interne accomplit son œuvre. J'embrasse pieusement ce bon camarade et ce prêtre dévoué, et l'encourage de mon mieux. Mais il n'y a rien à faire, l'agonie s'approche, nous allons nous retirer, Chollier restera encore quelques instants près de lui et je lui recommande de nous rejoindre immédiatement si l'ennemi avançait. (Deux) heures après, Chollier m'annonçait

12 – Paul Gourdan écrit par erreur Gerbevilliers.

13 – Il faut comprendre : 2^e bataillon de chasseurs à pied.



Fig. 16 : Champ de bataille près de Gerbéviller : à gauche la passerelle de bois sur la Mortagne et à droite le viaduc du chemin de fer de Gerbéviller à Moyen.
[carte postale]



Fig. 17 : La passerelle de bois sur la Mortagne seul passage qui permit aux soldats de traverser la rivière, appelée aussi le Pont de la Mort [carte postale].



Fig. 18 : Au premier plan le pont de la route de Gerbéviller à Moyen et au second plan le viaduc de la voie ferrée [carte postale].

la mort du pauvre abbé. Nous repassons la Mortagne au même endroit que le matin, mais les pertes subies nous ont quelque peu démoralisés ; nous n'avons plus d'officiers à la compagnie, l'adjudant-chef en prend le commandement. A la faveur de la nuit, nous nous installons derrière le viaduc du chemin de fer dans un pré et nous passons là la nuit, non sans recevoir une grosse pluie, qui nous trempe jusqu'aux os. Mais à la guerre on ne craint pas les refroidissements ! heureusement !

29 août.

Pour nous remonter le moral, nous ne combattons pas ce matin-là. Nous nous éloignons en nous défilant de 3 à 4 kilomètres du lieu du combat, à l'endroit même des bois où nous avons débouché la veille en venant de Remenonville. Pendant que nous cheminons dans la route forestière abominablement détrempée par la pluie un homme de la 3^e section reçoit une balle dans la main en rompant son faisceau de fusils. Le malheureux a oublié de décharger son arme, et il paye son inattention d'une atroce blessure qui lui a déchiré et brûlé tous les tendons du milieu de la main. Je le panse sommairement en attendant qu'il rejoigne l'ambulance. Vers le milieu du jour nous recevons l'ordre d'aller rejoindre de l'autre côté de la Mortagne les positions laissées la veille. Trois compagnies se portent en avant dont la mienne, mais arrivés près du viaduc les obus ennemis de 105 (les grosses marmites comme nous les appelons) nous barrent complètement le passage d'une ligne de feu absolument infranchissable. Nous nous cachons dans un tout petit bois, où les 3 compagnies se serrent les unes contre les autres pour pouvoir y rentrer toutes. Les gros obus nous pleuvent autour jusqu'à la nuit, mais pas un seul ne tombe sur notre bosquet, il en vient en avant et en arrière et en tous sens, certains tombent à quelques mètres de nous. Mais pas un ne tombe au milieu. Tout ce déluge d'obus ne nous fit qu'un seul blessé. Nous allons coucher dans le bois, mais nous sommes éreintés et surtout affamés, nous faisons la soupe et le café, puis le vaguemestre apporte quelques lettres pour notre compagnie que nous recevons tous avec joie. Enfin nous nous couchons dans le bois prêts à repartir le lendemain matin.

30 août.

Départ à l'aube. Nous allons encore une fois tenter l'assaut des collines qui dominent la Mortagne, et sur lesquelles notre effort se brise depuis plusieurs jours devant un ennemi supérieur en nombre et bien dissimulé dans des tranchées munies de mitrailleuses. A la faveur du brouillard opaque qui chaque matin se forme dans cette région, nous traversons la Mortagne, et nous échelonnons sur la droite sur un front assez étendu. Puis nous montons lentement et sans bruit les pentes douces du coteau. La 17^e Cie est devant nous, nous la suivons et prenons la 2^e ligne de tirailleurs, prêts à aller les renforcer. Nous avançons ainsi jusqu'à une petite distance des tranchées ennemies. Le brouillard s'élève un peu, les adversaires s'aperçoivent, le feu est ouvert. Les mitrailleuses elles aussi entrent

en action. Nous avançons néanmoins avec quelques pertes en tués et blessés. Tout à coup nous entendons l'explosion des obus. Nos canons de 75 tirent sur les tranchées furieusement et font voler comme des fétus de paille nos ennemis. Ceux qui n'ont pas été touchés se sauvent à toutes jambes pour gagner une autre ligne de tranchées située un peu plus en arrière à une lisière de bois. Ils n'ont guère le temps de s'y rendre car nous leur tirons dans le dos, et comme ils sont à petite distance, nous ne les manquons guère. L'instant nous paraît extrêmement favorable et nous fait espérer pour bientôt un magnifique assaut à la baïonnette.

Mais, hélas ! il nous faut bientôt déchanter ! Par suite d'une erreur ou d'une entente insuffisante, le feu de notre artillerie se raccourcit légèrement en obliquant un peu à droite. Les obus français tombent à peu de distance des sections françaises qui reçoivent de nombreux éclats causant des blessés. La 17^e est obligée de se replier sous le feu de nos propres canons, des éclats d'obus arrivent même jusqu'à nous, 2^e ligne, à une cinquantaine de mètres en arrière. Malheureusement ce mouvement de repli est exécuté dans l'affolement bien naturel causé par nos propres obus, et les hommes au lieu de battre en retraite en rampant se lèvent pour se porter en arrière. C'est alors qu'entrent en jeu les mitrailleuses allemandes de la 2^e tranchée (qui) fauchent nos camarades avec précision. Le nombre d'hommes atteint est considérable, mais peu y resteront heureusement. Peu de balles en effet tuent, elles blessent pour la plupart. Toutefois certains Allemands sont munis de balles explosives qui causent des ravages épouvantables chez ceux qui en sont atteints. Mon ami Zargois, sergent-major à la 17^e Cie vient d'avoir le bras fracassé et brisé par une balle, explosive vraisemblablement, car il chancelle sur le coup et tombe à mes pieds. Il me dit à peu près ceci ; je suis touché, j'ai le bras brisé, il ne faut pas me laisser là. Il n'était cependant pas possible de l'emporter sur nos bras, j'étais seul à côté de lui, les hommes qui étaient autour de moi avaient déjà battu en retraite et sous la grêle de balles qui pleuvait à ce moment, il ne fallait même pas songer à lever la tête sous peine d'être immédiatement visé et touché.

C'est ce qui m'arriva. Je me soulevai légèrement pour lui parler encore, lorsqu'une balle me traverse le bras droit à quelques centimètres au-dessus du coude. J'eus l'impression d'un violent coup de trique et je chancelai légèrement, sans toutefois m'épouvanter en quoi que ce soit. Mais au même moment, nous commençons à recevoir des obus allemands. Moins de trente secondes après ma balle je recevais un éclat d'obus à la figure qui me coucha net dans un sillon qui se trouvait là devant moi. Je perdis connaissance et ne ressentis plus aucune sensation extérieure. Mes yeux ne voyaient plus, mes oreilles n'entendaient plus la canonnade, je ne ressentais pas la douleur causée par les projectiles, l'inhibition était complète. Toutefois l'esprit ne s'était pas envolé avec la sensibilité. Je me vis perdu, je recommandai mon âme à Dieu en lui demandant le pardon de toutes mes fautes, et mon âme était parfaitement résignée. Je pensai encore à ma famille à ma femme et à mes enfants. Que dura mon évanouissement ? Je n'en ai aucune

idée. Toujours est-il que je revins à moi, je m'aperçus bientôt que je respirais, et mes yeux se rouvrirent. J'étais couvert de sang, la fusillade et la canonnade faisaient toujours rage autour de moi. Je me blottis dans mon sillon espérant y être quelque peu à couvert des projectiles qui passaient au-dessus de ma tête. Les nôtres avaient reculé de quelques centaines de mètres, et je me trouvais entre deux feux. Au bout d'un certain temps, une heure peut-être, j'essayai de me soulever un peu pour voir si je pouvais me soulever et regagner en rampant, l'emplacement occupé en arrière par mes camarades. La tête me tourna immédiatement car la perte de sang subie avait été considérable et de plus les balles sifflèrent autour de moi avec un redoublement d'intensité. J'en déduisis que ma position était très dangereuse puisqu'il me suffisait de me soulever légèrement pour servir de cible. Je parvins néanmoins à me déplacer d'une vingtaine de mètres en arrière en roulant sur le corps comme le font les enfants en s'amusant dans les prés. Là j'étais un peu moins exposé et surtout mieux caché aux regards par les cultures (trèfle et avoine). Je restai là couché longtemps encore. Tout à coup je réfléchis que si les ennemis venaient à nous charger, je serais dévalisé sinon achevé. Je retirai donc mon alliance et défis la montre que je portais au poignet, et j'enfouis le tout dans le fond de mes poches ; le regard des ennemis ne serait pas attiré de cette façon par mes mains. Puis je tentai encore à nouveau de me soulever. Nouvelle avalanche de projectiles et par hasard un obus venait encore exploser tout près de moi, me couvrant la figure de déchets de poudre brûlée. Presque en même temps une balle coupait la courroie de mon bidon que j'avais précieusement conservé. J'attendis encore là de longues heures que le feu ait diminué d'intensité. Mon paquet individuel de pansement dont je m'étais servi pour éponger le sang s'échappant de ma blessure n'était plus qu'une loque ensanglantée, il refusait d'en éponger davantage. Je le jetai à côté de moi et pris mon mouchoir de poche pour cet usage. Ce dernier n'était pas précisément très propre, mais je ne fis pas le difficile. Comme d'ailleurs mon paquet de pansement, il rentrait entièrement dans ma blessure et (je) percevais nettement que mon oreille était coupée en deux et que ma joue pendait lamentablement. Je renouai comme je pus la courroie de mon bidon, et bus un peu de l'eau plutôt saumâtre qu'il contenait, (je l'avais fait remplir le matin dans la Mortagne). Enfin, la fusillade se ralentit, et plus aucun obus ne tombait alentour. Les batteries allemandes de 77 avaient dû avancer car j'entendais leur tir tout près de moi, et les obus passaient en sifflant au-dessus de ma tête. Je fis une suprême tentative pour retrouver les nôtres. Je rampai jusqu'à un petit enclos planté de vigne et d'arbres fruitiers, et là m'aidant des fils de fer de clôture je pus me soulever légèrement sur mes jambes. En bas de l'enclos se trouvait un sentier conduisant à la route qui suit les bords de la Mortagne. Je m'arrêtai pour reprendre haleine puis je pris résolument le sentier, me sentant abrité de la vue de l'ennemi par le petit enclos. J'arrivai à la route et brisé par l'effort que je venais de fournir je tombai encore une fois dans une sorte de syncope qui dura peu. Je pus me relever et rencontrai alors le commandant Vincent du 6^e bataillon. Il me voyait de

profil du côté de la tête où je n'étais pas blessé, il me dit sitôt qu'il m'aperçut : n'avez-vous pas vu des compagnies ou des hommes de mon bataillon ? Pour toute réponse je me tournai un peu et lui présentai ma joue pendante. Il ne peut retenir un mouvement d'horreur à la vue de ce gros trou. Puis il me donna le conseil de ne pas chercher encore à traverser la passerelle de bois pour me rendre à l'ambulance car l'ennemi me dit-il bombarde à tout instant la route et la passerelle. Il avait raison et je suivis son conseil.

J'allai me coucher dans une houblonnière tout près du bord de la route. Mais le refuge ne me semblait pas sûr car, souvent l'artillerie prenait les houblonnières pour point de repère de son tir, il me tardait aussi de retrouver les soldats de ma compagnie. Je fis donc un nouvel effort et m'avançai de 100 mètres environ dans la direction de la passerelle.

Quelques hommes de ma compagnie se trouvaient là mélangés d'ailleurs à ceux d'autres compagnies. Parmi eux était un nommé Servoz, un brave garçon qui depuis la mobilisation s'occupait à ses



Fig. 19 : Le viaduc de la voie ferrée, au fond sur les hauteurs le bois du Haut de la Paxe où se déroulèrent les furieux combats du 30 et 31 août 1914 [carte postale].

moments perdus de mon lavage et de mon nettoyage. Il fut tout heureux de me revoir. Aussitôt aidé d'un camarade, il me fit un pansement bien serré qui arrêta un peu l'hémorragie de ma blessure. Puis chacun d'eux me saisit l'un par le bras, l'autre par ma capote (du côté du bras blessé) et me conduisirent jusqu'à la passerelle sur laquelle l'ennemi ne tirait plus depuis un moment. Je remerciai vivement ces deux bons camarades. Je traversai la passerelle et trouvai derrière le pont du chemin de fer le poste de secours du 222^e. Il était environ 6 h et demi du soir (fig. 19).

Beaucoup de camarades blessés étaient déjà là, entre autres mon camarade Ramet de Vienne, traversé par une balle en pleine poitrine, un caporal et un soldat de ma section. Villeneuve caporal à une compagnie y était aussi. Blessé à la main il pouvait encore marcher et même m'aider un peu. Ensemble nous attendîmes la nuit pour gagner l'ambulance de notre régiment qui était à Sérenville à 3 km plus loin. La prudence exigeait en effet que nous attendions la nuit, car l'ennemi bombardait tous les chemins. Le parcours fut extrêmement

pénible, la tête me tournait continuellement mais j'étais extrêmement loquace, je parlais sans discontinuer et probablement sans bien savoir ce que je racontais. Enfin complètement harassé, j'arrivai à l'ambulance où je m'affalai sur la paille. On me fit boire un peu de bouillon, depuis le temps que nous n'en avons pas bu il nous sembla un véritable nectar. Puis l'aumônier de la division passa nous rendre visite et nous encourager. Il y en avait parmi nous de blessés plus ou moins grièvement, quelques-uns même gravement atteints mouraient à l'ambulance peu après avoir été descendus de dessus les brancards. Les infirmiers nous donnèrent à boire un peu de bouillon chaud. Je bus avec un plaisir extrême, car j'avais soif. Au bout d'une heure, les voitures d'ambulance du 8^e corps vinrent nous chercher pour nous conduire à quelques kilomètres au-delà à Vénézey¹⁴. Les plus blessés ceux qui avaient les jambes atteintes ou le buste traversé étaient mis sur des brancards à l'intérieur des voitures. Les blessés comme moi qui ne pouvaient marcher longtemps prenaient place sur les sièges à l'extérieur et enfin les blessés qui n'avaient que les bras ou les mains légèrement endommagés, suivaient le convoi à pied. Le trajet me fut pénible car la nuit était froide et la voiture me secouait horriblement. Enfin nous arrivâmes à Vénézey. Là je m'affalai à nouveau sur la paille d'une remise convertie en ambulance après avoir donné mon nom au caporal-secrétaire de l'infirmierie. Je m'endormis là profondément après avoir bu une tasse d'infusion chaude que nous donnèrent les infirmiers.



Fig. 20 : Une grande tombe où reposent des soldats des 299^e et 222^e morts entre Gerbéviller et Moyon [carte postale].

31 août.

Je me réveillai le lendemain matin au petit jour, il fallait que je me fasse aider pour me relever car les muscles du cou refusaient de soulever ma pauvre

14 – Ecrire Vennezey (en Meurthe-et-Moselle).

tête. Mes reins ne voulaient pas non plus me laisser asseoir et mon bras droit traversé refusait de m'aider.

Quand je fus debout, je sortis de la remise pour regarder le village : les Prussiens avaient passé par là, plusieurs maisons avaient été à moitié démolies par les obus, l'église avait son toit ouvert. Je m'assis sur une planche pour me réchauffer un peu au soleil. Pourtant j'avais faim, atrocement faim. Les infirmiers me donnèrent un peu de soupe avec beaucoup de bouillon et peu de pain. Mon pansement avait été traversé par le sang. Un médecin-major y bourra du coton et entoura le tout de bandes de gaze. Mais il ne voulait pas le défaire pour avoir à le refaire à nouveau, car il n'y avait pas encore là le matériel nécessaire pour faire des pansements antiseptiques. Vers midi des automobiles de réquisition vinrent nous chercher. Elles nous conduisirent à Châtel-Nomexy près d'Épinal, là-même où nous avions débarqué quelques jours auparavant pour rejoindre notre poste de combat.

Une vaste usine de cotonnade avait été aménagée pour recevoir les blessés. Là les médecins-majors faisaient une première sélection parmi eux. Ceux dont l'état demandait une intervention chirurgicale immédiate étaient gardés et traités immédiatement, quitte à être évacués aussitôt qu'ils pouvaient supporter le voyage, sur les hôpitaux de l'intérieur du territoire. Ceux qui pouvaient supporter le voyage étaient réunis pour prendre le chemin de fer, direction Gray, d'où ils devaient être envoyés à leur destination définitive. Et enfin les écopés, les très peu blessés, les malades atteints d'affections légères, étaient conservés quelques jours sur place et traités pour rejoindre ensuite leur corps.

Nous attendions donc le train qui devait nous emmener à Gray. Les infirmières de la Croix-Rouge nous donnèrent à manger mille bonnes choses légères et réconfortantes. Il y avait parmi les blessés quelques Allemands, dont quelques-uns en assez mauvais état, ils étaient d'ailleurs soignés avec tout le dévouement et tous les soins utiles.

Notre train d'évacuation fut prêt vers 6 heures du soir, il y avait des wagons de voyageurs en petite quantité et des wagons à bestiaux dont le plancher avait été recouvert de paille. Ces derniers furent occupés par les malades les plus atteints, ceux qui devaient rester couchés, les autres par les malades pouvant voyager assis. Ma blessure quoique grave m'interdisait à peu près de me coucher, je pris donc place dans un compartiment de seconde avec plusieurs autres sous-officiers parmi lesquels un sergent-major du 70^e bataillon de chasseurs nommé Rossigneux, et qui avait connu mon frère au 30^e chasseurs, et un nommé Testard avec qui je devais me retrouver plus tard à Grenoble.

31 août , 1^{er} septembre, 2 septembre.

Le voyage se passa assez bien. A chaque gare où s'arrêtait le train, les infirmières de la Croix-Rouge nous apportaient du chocolat, du café, du lait, de

la tisane, du bouillon, des œufs, des fruits, et toutes sortes de choses pour nous reconforter et nous aider à supporter notre long voyage.

De Gray où le train arriva vers le 1^{er} septembre au matin, nous fûmes dirigés sur Lyon, puis de Lyon sur Grenoble où nous arrivâmes vers 2 heures du matin. Un médecin-major nous répartit tous entre les divers hôpitaux de Grenoble qui devaient nous recevoir, et nous y fûmes transportés en tramway.

Je fus affecté à l'hôpital temporaire Bayard. Les locaux du 30^e bataillon de chasseurs furent ainsi transformés en hôpital temporaire, ce n'était pas très confortable mais suffisant tout de même. Si les premiers jours le service médical encore inorganisé fut plutôt insuffisant, au bout de 5 ou 6 jours il fut pleinement satisfaisant. Je tombai pour ma part dans le service du médecin aide-major de réserve de 1^{re} classe docteur Guigue, qui me pansa avec un grand dévouement et fit tous ses efforts pour mener à bien ma guérison. Un groupe important d'infirmières de la Croix-Rouge prêtait un concours dévoué aux médecins et aux infirmiers militaires soit dans les salles de pansement soit dans les salles de malades.

Je reçus beaucoup de visites à Grenoble, d'amis et de connaissances de ma famille : Madame Charamond, Monsieur et Madame Déchaux, Frère Paul et plusieurs autres Frères, Monsieur et Mademoiselle Rosset et Monsieur Bême de la maison Vallier, Monsieur Guillet, le chanoine Bonnardel, l'abbé Baffert, l'abbé ?, Madame Couturier de Royat, etc... Je reçus plusieurs fois aussi la visite de Pouthon qui venait à Grenoble avec sa petite automobile.

* * *

ANNEXE I

TABLEAU DES PERTES DU 299^E R.I. EN 1914*

Effectif de départ du régiment : 2256															
Année 1914	Mois	Tués				Blessés				Disparus				Total	
		Off.	S/Off.	Cap.	Sol.	Off.	S/Off.	Cap.	Sol.	Off.	S/Off.	Cap.	Sol.	Mois	Année
	08	5	14	10	173	12	51	40	524	1	12	15	402	1259	1295
09		1		3	1	2	1	10				1	19		
10															
11				6									6		
12					1	1	3	2				4	11		
Total des pertes		5	15	10	182	14	54	44	536	1	12	15	407	1295	

Off. : Officiers <> S/Off. : Sous-officiers <> Cap. : Caporaux <> Sol. : Soldats

* Tableau établi par J.-C. Finand.

ANNEXE II

ORGANISATION RÉGIMENTAIRE**

Début août 1914

L'armée française était composée de 173 régiments d'actives

Régiment d'infanterie d'active (ex. : 99^e R.I.)

Etat-major (E.M.)				Compagnie Hors-Rang (C.H.R.)							
1 ^e bataillon (B ^{on})				2 ^e bataillon (B ^{on})				3 ^e bataillon (B ^{on})			
1 ^e Cie	2 ^e Cie	3 ^e Cie	4 ^e Cie	5 ^e Cie	6 ^e Cie	7 ^e Cie	8 ^e Cie	9 ^e Cie	10 ^e Cie	11 ^e Cie	12 ^e Cie

L'effectif du régiment : environ 3400, commandé par un colonel ou un lieutenant-colonel.

Celui du bataillon : environ 1050 hommes, commandé par un commandant.

Note : Les régiments territoriaux ont la même organisation que ceux de l'actives.

Régiment d'infanterie de réserve (ex. : 299^e R.I.R.)

Etat-major (E.M.)				Compagnie Hors-Rang (C.H.R.)							
4 ^e bataillon (B ^{on})				5 ^e bataillon (B ^{on})				6 ^e bataillon (B ^{on})			
13 ^e Cie	14 ^e Cie	15 ^e Cie	16 ^e Cie	17 ^e Cie	18 ^e Cie	19 ^e Cie	20 ^e Cie	21 ^e Cie	22 ^e Cie	23 ^e Cie	24 ^e Cie

L'effectif du régiment : environ 2400, commandé par un colonel ou un lieutenant-colonel.

Celui du bataillon : environ 1050 hommes, commandé par un commandant.

Les compagnies de dépôts et le bataillon de marche du 99^e R.I.

7 ^e bataillon (B ^{on})				8 ^e bataillon (B ^{on})				9 ^e bataillon (B ^{on})			
25 ^e Cie	26 ^e Cie	27 ^e Cie	28 ^e Cie	29 ^e Cie	30 ^e Cie	31 ^e Cie	32 ^e Cie	33 ^e Cie	34 ^e Cie	35 ^e Cie	36 ^e Cie
								Bataillon de marche du 99 ^e R.I. formé le 26 août 1915 avec un effectif de 5 officiers et 1005 sous officiers et hommes de troupe sera dissous le 22 octobre 1919.			

Organisation du bataillon (ex. : pour le 1^e B^{on})

Petit état-major (E.M.)		Compagnie Hors-Rang (C.H.R.)	
1 ^e compagnie	2 ^e compagnie	3 ^e compagnie	4 ^e compagnie
4 sections	idem	idem	idem

L'effectif d'une compagnie : environ 240 hommes commandé par un capitaine ou un lieutenant.

Organisation de la compagnie (Cie)

1 ^e section	2 ^e section	3 ^e section	4 ^e section
4 escouades	idem	idem	idem

Effectif d'une section : environ 60 hommes commandé par un sous-lieutenant, aspirant ou un adjudant.

Organisation de la section

1 ^e escouade	2 ^e escouade	3 ^e escouade	4 ^e escouade

Pour une escouade : 15 hommes de troupe commandée par un caporal.

** Tableau établi par J.-C. Finand.

Informations

Cycle de conférences 2014-2015

Après le colloque et les conférences du 700^e anniversaire du concile de Vienne, qui ont attiré beaucoup de monde, la Société des Amis de Vienne commémore cette année le centenaire de la Grande Guerre. Nos conférences seront présentées cette fois dans le cadre d'un partenariat avec la librairie Lucioles et le Théâtre de Vienne. C'est pourquoi elles n'auront pas lieu au musée de Saint-Romain-en-Gal que nous aurons plaisir à retrouver pour d'autres conférences en cours de programmation.

Nos conférences auront donc lieu dans un autre cadre, historique lui aussi, celui de notre magnifique théâtre à l'italienne, où eurent lieu tant de conférences, meetings et manifestations pour ou contre la première guerre mondiale. Jaurès en personne y fit une grande conférence en 1909, dont nous parlera Catherine Moulin, professeur au lycée Pierre-Brossolette de Villeurbanne.

Après les deux conférences « généralistes » de Gérard Jolivet, ancien professeur au collège de l'Isle, et de Jean Kogej, professeur en classes préparatoires au lycée du Parc, la scène du théâtre accueillera une jeune compagnie lyonnaise, La Meute, qui fera entendre la voix des grands écrivains de la Grande Guerre.

Enfin, Claude Pennetier, présentera les militants ouvriers dont le fameux dictionnaire initié par Jean Maïtron (plus de 50 volumes et plus de 100 000 biographies) a fait revivre les itinéraires. Son intervention sera complétée par celle de Gérard Jolivet sur le mouvement ouvrier viennois et Jean Lorcin, professeur émérite à l'université Lyon 2, sur le mouvement ouvrier stéphanois.

- **Mercredi 15 octobre 2014** à 18 h. 30 au théâtre

“La Grande Guerre, charnière de la modernité”, par Gérard Jolivet, professeur d'Histoire

- **Mardi 18 novembre 2014** à 18 h. 30 au théâtre

“La France dans la guerre : une victoire au-dessus de nos moyens ?” par Jean Kogej, professeur d'Histoire

- **Jeudi 11 décembre 2014** à 19 h. 30 au théâtre

“Les écrivains et la guerre, lecture théâtralisée”, par la compagnie La Meute

- **Vendredi 6 février 2015** à 18 h. 30 au théâtre

“Jean Jaurès, un missionnaire du socialisme en région lyonnaise”, par Catherine Moulin, professeur d'Histoire

- **Mercredi 25 février 2015** à 18 h. 30 au théâtre

“Un monde ouvrier entre patriotisme et pacifisme”, par Claude Pennetier, directeur du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*.

Dernière minute – Soutenance de thèse....

Nous avons le plaisir de compter depuis peu dans notre comité de patronage un chercheur titulaire d'un doctorat : Laurence Brissaud, dont les uns et les autres nous connaissons la qualité et la précision des travaux archéologiques. Attachée de conservation du patrimoine au musée gallo-romain de Saint-Romain-en Gal elle a soutenu, le samedi 17 mai dernier, sa thèse de doctorat en archéologie portant sur « Le franchissement du fleuve à Vienne (Isère) », à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne [au jury : directeur de recherche, Françoise Dumasy (université Paris 1) ; rapporteurs Pierre Gros, Xavier Lafon (université de Provence) ; Marc Heijmans (CNRS, Aix-en-Provence), Mathieu Poux (université Lyon 2)]. Laurence Brissaud a obtenu la mention très honorable, avec les félicitations du jury.

Suite à l'excursion archéologique à Panossas...

Pour la première fois depuis trente cinq ans il s'est produit un incident qui a perturbé votre visite du 18 juin. En effet, les cars Fayard n'avaient pas reçu la confirmation pour cette sortie ; il s'en est suivi une longue attente d'un car de remplacement. Sachez que c'est votre président qui en est le responsable, et qui vous adresse ses excuses.

André Hullo

**FICHE DE COTISATION ANNUELLE
ET D'ABONNEMENT
AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"**

NOM :

Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

.....

Code postal : **Ville :**

Adresse mail :

TARIFS POUR 2014

Adhésion annuelle : adhésion individuelle obligatoire pour les sorties, les voyages, ou les visites organisés par la Société des Amis de Vienne

5 € par personne - 10 € par couple

Adhésion membre bienfaiteur : à partir de **45 €**

Abonnement annuel au Bulletin (*parution trimestrielle*) : **30 €**

Soit

Adhésion annuelle (*1 personne*) + 1 abonnement : **35 €**

Adhésion annuelle (*couple*) + 1 abonnement : **40 €**

Fiche ou copie à retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : **"Amis de Vienne"**
5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

ATTENTION !

**TOUTES LES COTISATIONS ET ABONNEMENT
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER**

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

***Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre règlement.***

MERCI